

Lettres à Yvon Rivard et à Jean-Pierre Issenhuth

Pierre Vadeboncoeur

Number 79, Winter 2020

Pierre Vadeboncoeur

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92270ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Vadeboncoeur, P. (2020). Lettres à Yvon Rivard et à Jean-Pierre Issenhuth. *L'Inconvénient*, (79), 40–53.

Lettres à Yvon Rivard et Jean-Pierre Issenhuth

INÉDIT **Pierre Vadeboncoeur**

Pierre Vadeboncoeur et Yvon Rivard se sont rencontrés en 1974, à la suite de la publication du collectif *Un homme libre : Pierre Vadeboncoeur* (Leméac) dans lequel Yvon Rivard avait consacré un texte à *Un amour libre*, intitulé « Un amour libre ou l'expérience de l'image ». Les deux ont entretenu une correspondance jusqu'à la mort de Pierre Vadeboncoeur.

En juin 1980, Jean-Pierre Issenhuth écrit à Pierre Vadeboncoeur qu'il a beaucoup aimé *Les deux Royaumes*. Leur correspondance s'intensifiera pendant les années où Jean-Pierre Issenhuth est secrétaire de rédaction à la revue *Liberté*, dans laquelle Vadeboncoeur tiendra une chronique jusqu'en 2000, année où Issenhuth quitte la revue.

Lettres à Yvon Rivard

26 janvier 1975

Cher ami,

J'ai beaucoup tardé à vous répondre, en grande partie à cause d'ennuis personnels qui m'ont fait différer toute correspondance, et un peu à cause de la perfection de votre dernière lettre, que je garde sur ma table depuis le jour où je l'ai reçue, curieusement comme une sorte d'objet d'art, ou encore comme un objet littéraire dont il y a plaisir à extraire le sens lecture après lecture. Je ne savais peut-être trop que répondre un peu négligemment, comme on fait d'ordinaire, à cette lettre exigeante ; et peut-être n'osais-je pas ! Mais je ne retarde plus, parce que la poste elle-même met maintenant parfois six ou sept jours à transmettre le courrier.

J'ai tout de même tenu le pari d'écrire autre chose quatre ou cinq fois par semaine, le soir, à raison d'une heure ou deux chaque soir, réfugié dans quelque concentration suivie, séparé de mon quotidien, dont il faut bien que je m'écarte, par volonté si nécessaire, et c'est souvent nécessaire. Vous n'êtes pas encore à l'âge ni dans la situation où la vie nous tiraille de la manière la plus insensée, de l'extérieur, par les liens qu'on a mis des années à tisser. Je me sens souvent pris dans un rets invraisemblable, malgré le soin que je mets à écarter autant que possible bien des assujettissements, telle participation qu'on me demande, tel article qu'on voudrait me commander, tel colloque qui s'organise, etc. J'ai bien assez de la fatigue que de loin en loin l'accumulation des causes hostiles finit par produire en moi ; j'élimine tout le superflu du travail. Mais tout ceci doit vous ennuyer passablement.

J'aime bien votre recherche de « l'impensé de la pensée ». C'est un angle de curiosité extrêmement prometteur pour l'écrivain que vous êtes. N'hésitez pas à me faire profiter quelque peu de votre exemple à cet égard, dans vos lettres. Ce n'est pas l'angle que j'ai ; il m'intéresse d'autant plus. J'ai déjà eu jadis ce parti pris creuseur. Puis assez tôt j'ai changé. Il me semble que j'ai pris alors une autre attitude : celle de projeter au loin des objets hétéroclites et d'établir ensuite des rapports entre eux, sans trop de rigueur, mais escomptant qu'il se dégage un sens de la situation réciproque ou respective des objets ainsi catapultés loin de moi, différents de moi, avec lesquels très exposé, j'ai l'impression de jongler. Il ne sort donc rien de ma plume dont je ne sois très inquiet, précisément parce que je ne le vérifie guère. Mais vous n'êtes pas que rigueur, j'y pense, et vous me semblez avoir un côté ainsi aventureux, exigence ou pas.

Ce que je viens de dire est assez vague, ou vous le paraîtra assez pour que vous mettiez en action votre machine à dire, dont je bénéficierai alors d'un produit, par votre réponse, que de toute façon je souhaitais provoquer pour cela !

À bientôt. Quand des êtres communiquent, il n'est pas dit qu'ils se garantissent une révélation intellectuelle absolument satisfaisante. Je vous envoie donc ma lettre comme elle est venue. But principal : obtenir un retour !

Pierre V.

Le 19 février 78

Mon cher Yvon,

Reçu seulement ces jours derniers ta lettre du 5 : la poste française est donc toujours aussi mauvaise, à moins que ce ne soit la nôtre, qui en perd constamment. Je t'aurais écrit de nouveau sans attendre, mais, en septembre, tu m'avais laissé entendre que tu changerais d'appartement en janvier. De ce côté-ci de l'Atlantique, les nouvelles de ton livre¹ donnent leur vrai son : tu me parles d'incertitudes, mais, avec le recul de la distance et à ton insu, ce que tu m'en dis parle de certitude !... Je le perçois comme porteur d'excellentes nouvelles au contraire, et ce que tu éprouves comme résistances, je sens ici que c'est le solide qui portera, qui établira ce nouveau livre, et la réussite est déjà inscrite dans ces grandes difficultés. Voilà en tout cas ce que mon intuition me dit. Ces grands problèmes de forme que tu évoques me rassurent : c'est l'œuvre qui se fait sa vraie place, c'est sa matière qui fait sentir ses exigences. Si tu n'avais pas ces problèmes, je croirais beaucoup moins au résultat. Tu me diras maintenant que c'est une évidence, théorique en quelque sorte. Je te répondrai que non, que ce n'est pas seulement théorique, car j'ai lu *Ulric*, qui me donne une bonne mesure de l'ampleur du travail que tu peux faire sur *L'ombre* et sur la profondeur créatrice de ce travail. Quand il sera achevé, j'espère que tu songeras cette fois à le publier chez un éditeur qui prendra à cœur le succès du livre, et à cet égard, je te conseillerais certainement L'Hexagone et Miron, qui est très consciencieux.

J'ai aussi de mon côté quelques nouvelles. Le grand texte que j'avais prévu comme devant faire partie d'un groupe d'essais s'est terminé dans un maquis (la GRC qui lira cette lettre prendra ce mot comme synonyme de clandestinité !) : plus de chemin, dix chemins ne conduisent nulle part, et l'ensemble du texte, trop allongé, s'évasant et refusant désormais de composer. M'en étant avisé, j'ai pris le parti de découper dans cette matière des morceaux de diverses dimensions, tout simplement. C'est moi-même qui ne pouvais aller plus loin et c'est pourquoi je tournais en rond. J'ai corrigé le tout, transcrit, et entreposé la marchandise. La forme finit toujours par marquer la limite d'une entreprise. La mienne était atteinte. Il fallait que j'en prenne mon parti. Je m'étais supposé capable d'une espèce de 9^e, à ma mesure bien entendu ; mais c'était présomptueux, et le tout s'est finalement transformé en Fantaisies et en Bagatelles ! Puis je suis passé à autre chose, dans l'esprit général du livre projeté : un texte dans lequel j'essaierais de montrer comment je suis resté accroché pour la vie à certaines œuvres, à certains auteurs, rares. Une première partie porte (encore) sur Rousseau, et j'en ai commencé une autre, sur Saint-Denys Garneau².

Ton retour. Tu trouveras, bien sûr, l'atmosphère assez lourde au Québec, l'anxiété nationale, Ryan, et l'infecte misère des entrepreneurs en démolition. Fais-toi des provisions ; ne néglige pas de jouir de Paris et de la France, pour l'instant. J'en garde un souvenir enchanté.

Oui, *Le Jour* est disparu, dans un état qui commandait au contraire de continuer. Un conseil d'administration borné y a mis fin. Il y a d'ailleurs un peu de mystère dans cette opération, car je m'explique mal qu'elle ait eu lieu.

À part cela, pour moi, il y a la vie ordinaire, que parfois, assez souvent, assez longuement, je traîne. Depuis assez longtemps déjà, je me suis établi dans ma propre vie comme un résistant. Je résiste, je tiens la ligne. Le bonheur est devenu rare.

Tiens-moi au courant de tes déplacements éventuels.

Amitiés,

Pierre V.

1. *L'ombre et le double*, qui sera publié en 1979.

2. Il s'agit de *Les deux Royaumes*, qui sera publié en décembre 1978.

Mon cher Yvon,

Je n'en mène toujours pas large, mais je n'en parle guère, si toutefois je le fais, et d'ailleurs, c'est pour des causes différentes, comme la lourdeur du Québec politique, ou comme l'infamie de la civilisation moderne et de ses derniers avatars, ou des causes plus proches, comme mon hypocondrie toujours menaçante, ou comme les incessantes inquiétudes que suscitent les enfants à tour de rôle ou plusieurs ensemble ! Hier soir, j'ai vu un film qui m'a démoralisé : *L'une chante, l'autre pas*, d'Agnès Varda, un film qui est à la hauteur philosophique et incantatoire d'une publicité télévisée du dentifrice Colgate. Aujourd'hui dimanche, donc, si je le pouvais, ou bien j'entrerais au couvent, ou bien je m'en irais vivre dans les siècles passés à Paris. L'une de mes désolations les plus vives, c'est de constater qu'aujourd'hui, dans nos sociétés occidentales, il n'y a presque plus moyen d'élever, d'éduquer des enfants ; et il se trouve qu'il m'en reste un, qui n'a que quatorze ans, dont je sens qu'il va peut-être bientôt tout compromettre tous ses dons, qui sont bien ceux que j'évoquais naguère dans *Un amour libre*. Je me donne trois ou quatre ans, mon cher Yvon, (et c'est beaucoup, à l'âge que j'ai), après quoi il n'est pas dit que je n'irai pas m'établir en effet à Paris vivre le reste de mes ans dans le recueillement et l'amour de l'art, et coupé en tout cas de bien des choses qui me déçoivent ou plutôt me font mal, entièrement coupé de cela et ne désirant plus « rien savoir », comme on dit au pays. Dans trois ou quatre ans, d'ailleurs, nous serons tous fixés sur ce que peut le Québec, et, au cas où ce que j'en appréhende se produirait, son drame, naturellement, ne s'arrêtera pas là, mais mon rôle, je crois bien, y sera terminé, et pour la peine qu'elle vaudra je laisserai la tâche à d'autres de ramasser les morceaux ! – et de recommencer ! De deux choses l'une en effet : ou bien, alors, il y aura des relèves, et elles feront ce qu'il faut faire, ou bien il n'y en aura pas, et je ne vois pas ce que je ferais moi-même. Je serai donc libre, si tant soit peu je suis chanceux, d'un minimum de chance qu'il n'est peut-être pas impie de demander.

Tu trouveras cette lettre bien noire. Mets-y quelques couleurs, pour rétablir la vérité. D'abord, je t'apprends ce qu'il y a dans mon fond le plus noir, au-dessus de quoi il y a bien d'autres choses : de l'humour, quelques grains de fantaisies, une couverture en bon état, divers plaisirs (comme de parler avec des gens autour d'un verre), enfin mon moi superficiel ordinaire, que tu connais bien et dans lequel paradoxalement je trouve des éléments utilisables en profondeur pour être souvent quelque chose qui ressemble à un homme relativement heureux en mon for intérieur même... Mais vraiment, depuis plusieurs années déjà ma vie est trop rude et j'ai eu beau me soustraire, me couvrir, m'abriter, me blinder, me distraire, il y a des jours où perce la vérité du fond. De toute façon, il y a que j'écris toujours, curieusement de plus en plus en possession de mes moyens, et d'une écriture devenant, je pense, chaque jour plus souple. C'est ma grande ligne de défense : je ferme ma porte (de chambre) et je tire tout ce que je peux des mots et des pensées en fait de joies sûres, sorte d'univers substitué qui n'est peut-être qu'un monde réel auquel le monde visible serait plutôt celui qui est substitué. Il y a une raison dernière cachée dans cette activité et l'auteur d'*Ulric* le sait sans doute mieux que personne. Au fait, *Ulric* aussi m'est une défense qui me revient quand je l'évoque. Quelle digue en travers des marées noires de notre misérable époque ! J'espère que tu seras toujours aussi noble.

Donc je garde en secret Paris comme un amour de dernier secours et que je ne veux pas gâter. Je dois te dire que Marie aussi est probablement atteinte par les causes qui m'ont moi-même atteint. Nous formons un couple qui heureusement peut encore s'accorder. Trouver dans un conjoint le malheur qu'on rencontre si durement dans la vie, et surtout une insupportable antipathie, j'imagine que ce doit être atroce !

Comme je suis plutôt poli, plutôt civil, il ne m'arrive pour ainsi dire pas de me confier, car c'est une impolitesse et des pires ! Je l'ai fait aujourd'hui parce que je crois que j'en avais grand besoin et d'ailleurs j'escomptais qu'avec toi, une fois, une fois n'est pas coutume, je pourrais le faire, me déverser.

Je commence à avoir hâte que tu lises le livre auquel je travaille depuis déjà longtemps. Pour l'heure, écrivant, je suis dans Rousseau, puis dans Saint-Denys Garneau, auxquels je fais dire ce qu'il me convient de dire. C'est un livre dont je pense, peut-être à tort, qu'il te ressemblera un peu. Entretemps, j'ai entrepris une sorte de discours politique qui finira par me fournir la matière d'une plaquette, si tout va bien. Enfin, autre projet, plus douteux à mes yeux, je réunis un certain nombre d'articles que j'ai écrits pour *Le Jour*, dans le dessein de faire servir ces rapides coups d'œil situationnistes à quelque chose, car, si peu qu'ils vaillent, nous ne sommes pas riches en réflexions politiques, et il n'est pas indifférent de faire circuler ce qu'on a. Mais, sur ce projet, je demanderai avis.

Demain, Miron recevra le prix Duvernay. J'assisterai, naturellement. La semaine dernière, je l'ai adjuré de faire à cette occasion un grand discours. Il en est capable : il improvise de façon extraordinaire. Mais le fera-t-il ?

À bientôt, pour te lire.

Naturellement, je ne veux pas que tu t'étendes en considérations à propos de cette lettre, écrite entre parenthèses.

Le 26 février 1981

Cher Yvon,

Tu m'as fait des remarques éclairantes sur ce qui me travaille peut-être et qui est justement ce que je refuse de dire. Mais ce fond est probablement trop noir et, si tu remarques, il n'y a absolument rien de noir dans mes livres passés ; ceci n'est pas un effet de hasard. Je ne vais jamais dans la direction du mal, de ce qui fait mal. Je vais toujours dans celle de la délivrance par rapport à lui. Aucune disposition chez moi n'est plus marquée et j'en vois des exemples dans tout ce que je fais. Par exemple, si je lis, c'est pour ne recevoir [que] du bien et je refuse de lire combien d'auteurs désespérants ou même simplement impassibles, négatifs ou secs (Cioran). Ma peine m'avertit, elle m'oriente infailliblement du côté de la grâce. L'autre jour, j'ai écrit ceci : « Lire, pour moi, c'est demander. » J'ai grand soif, il faut croire. J'évite absolument certains films, dont je me demande bien comment les gens font pour les voir, les voir et en parler. Je demande de l'eau, et quelqu'un m'a fait remarquer que le symbole de l'eau, et d'ailleurs celui de la lumière, sont souvent présents dans ce que j'ai écrit. Si une chose me semble fatale et noire, comme l'éventualité que nous évoquions d'une fin du Québec, je m'en détourne plutôt que de l'exposer. Car en tel cas il n'y a pas de grâce à entrevoir. J'ai lu *Wuthering Heights*, récemment. Je l'ai détesté, repoussé, éliminé, nié. Satan n'est pas mon fort ! Je n'entrerai pas dans la contemplation du mal ; je le lirai plutôt dans son contraire, comme dans un miroir spirituel, le dos tourné au premier. C'est ainsi. Je n'ai jamais lu une ligne de Marie-Claire Blais, ni des derniers romans d'Anne Hébert. Impossible. Ni V.L.B. J'ai un sens averti de tout cela : vulgarité, sadisme, luxure. Tu comprends que la culture actuelle, hein !... Donc, je ne descendrai pas, même pour les fixer du regard, dans ces cercles obscurs. Ma tâche, comme écrivain, est sans doute de produire quelques grains d'antithèse à cela. Je demande. On demande du pain, on ne demande pas des pierres. Et je déteste bien des intellectuels car ils mélangent tout par combinaison des idées plutôt que de rester comme on est chez les gens simples, chez les bonnes gens. J'ai écrit il y a quelques jours à François R. qu'à Godbout je préférerais les curés qu'il méprise. La philosophie de ces derniers est bien plus large ; elle ne tient pas sur les pointes. Ils ne font pas du bel esprit. Plus je vais, plus je dédaigne de productions, même prestigieuses. J'ai l'impression d'avoir affaire à une troupe de nains grotesques et blasphémateurs. La petitesse du « monde » et du « siècle » me frappe chaque jour davantage. Je lis le journal, je tourne rapidement les pages, avec mépris, pour tout ce qu'on y lit de philosophies du premier venu, d'interpellations suffisantes et minables, de carnavalesque et putride impudence. Les « animalcules philosophes » dont parle Voltaire dans *Micromégas*, les voilà, mais dans le rôle de Voltaire. Ce qui m'étonne, en réalité, dans ce spectacle, c'est l'attitude de défi qu'affecte l'infiniment petit à l'égard de l'infiniment grand, et je ne vois là que populations de ridicules sauterelles, académies d'insectes, bêtise sur pattes, idiotie satisfaite, de la part d'éphémères et dérisoires quantités négligeables dont l'impuissance est mesurée par l'absence, chez elles, de modestie, d'attente. Non, se rattacher, par quelques désirs, comme tu fais, à ce qui dépasse vertigineusement tout ce grouillement !

C'est au fond la seule perspective à laquelle je tiens. Pour le reste, je sais assez la vanité de l'existence humaine pour savoir qu'il ne vaut rien. À ton âge beaucoup de gens s'agitent avec bonheur et je l'ai fait ; au mien, on le regarde s'agiter et l'on juge, je crois, avec assez de recul et d'amplitude de vision pour le faire en connaissance de cause. J'ai bien fait de commencer à me révolter dès 1973 ou 1974, et même ce mouvement remonte à *Un amour libre*, voire au projet que je faisais, à l'été 64, tout en écrivant (par défaut) *L'autorité du peuple*, d'écrire éventuellement pour le cœur, pour servir le cœur. Déjà l'intuition de l'ineffable, une intuition qui, vingt-cinq ans auparavant, au tournant de la vingtaine, m'habitait bien certainement et à laquelle je suis, sans effort, revenu !

Je termine cette lettre sans la terminer. Elle est bien assez longue comme ça, et je m'en excuse !

Amitiés,

Pierre

Le 19 mai 2006

Cher Yvon,

Mon « diagnostic » était donc bien plus juste que je ne l'imaginai quand je relevais, à propos du *Siècle de Jeanne*, ce que je croyais être un principe de séparation vérifiable dans plusieurs aspects de ce livre. Je lis ton récent essai sur Rilke¹ et, p. 8, une telle « séparation » crève les yeux. Et je crois t'avoir dit qu'à vingt ans, accablé d'une névrose de type schizoïde, « séparé » donc radicalement, je ne cherchais qu'à retrouver la vie, l'être, l'amour, les liens et ainsi de suite. Ayant regagné la vie à partir de la fin de la vingtaine, alors le vide, l'amour sans objet, la séparation ont été pour moi ce dont je suis et veux être le plus éloigné. Je ne suis pas loin de voir la psychologie (que tu décris) comme une pure abstraction, bien que l'intelligence me dise qu'il s'agit là d'un état qu'on ne peut réduire à rien qui signifie quelque chose. Au reste, quand j'eus été guéri de ma névrose, ce n'est pas la littérature qui a été mon recours, mais l'action, mais la réalité, les exigences de ma condition, les sentiments vécus, les personnes. Je me détourne de l'espèce de nirvana qui à mes yeux n'est rien du tout, si ce n'est une condition de mort, donc pour moi un objet d'horreur. P. 9 : *L'absence du maître* ? Garneau est mort épuisé, Aquin s'est suicidé, Ferron probablement aussi. Cela s'appelle signer la vie ! Woolf aussi se suicide.

Au temps de ma maladie, moi aussi je n'étais plus « qu'un regard qui contemple » et « je marchais seul dans un monde nouveau, vierge d'empreintes de pas ». Sauf que ce monde « nouveau » était très vieux et qu'à vingt ans j'en avais soixante-dix... (sans blague).

J'aurais pu me suicider, mais je n'étais pas suicidaire et, au surplus, j'étais chrétien.

Je sais ce que c'est, pour l'avoir vécu, que « n'être plus qu'un bref instant du matin qui prend conscience de soi ». Je le sais parce que ce bref instant du matin était un long instant du soir. Tout cela me confinait à la nullité et au néant.

Je comprends que pour quelqu'un qui n'est pas, lui-même, au fond, tout à fait dans ce désert, il peut en parler comme de la réalité que cela est tout de même. Mais, de mon point de vue de malade véritable (en ce temps-là), c'est de la littérature. On est dans un monde de littérature.

Au fait, une étude clinique d'envergure universelle s'imposerait pour décoder beaucoup de désespoirs hantant littérature et philosophie...

Ta conclusion m'agrée, évidemment !

Et ton texte, dans son ensemble, est excellent, très pénétrant.

Mon « œuvre » embrasse, comme tu dis, plusieurs domaines : ce sont tous des domaines (p. 14) où a porté mon intention retrouvée de vivre. Et j'ai vécu. On ne peut plus directement. De front. Par nécessité aussi, en plus. De cet angle, il n'y a pas de mystère dans mes écrits.

Impute à la sévérité de mon accent plus haut ma peur restée latente de la névrose, même si celle-ci ne peut jamais revenir. Mon instinct réagit en tout état de cause.

Bonne soirée hier, n'est-ce pas ? J'ai beaucoup apprécié ta présence, ainsi que la simplicité de ta compagnie avec Marie et Bernadette. Marie t'apprécie beaucoup.

Toutes amitiés,

Pierre

1. « L'homme-rose », dans *Personne n'est une île*, 2006.

Lettres à Jean-Pierre Issenhuth

Le 1^{er} septembre 1986

Cher ami,

Je vous remercie beaucoup pour votre mot, que j'ai trouvé hier après une absence à la campagne. Un moment, j'ai pensé que vous ironisiez, surtout quand vous parlez des catacombes...

Mon article est plus ou moins fortuit. Mais comme toujours lorsque l'examen conduit, par chance, à dégager un principe des choses, le sens du texte ne s'épuise pas d'un seul coup et l'idée ainsi trouvée a une portée qui reste indéterminée. Il me semble qu'on devrait interroger notre époque bien plus résolument qu'on ne le fait, le scepticisme qui serait dirigé contre elle paraissant d'ailleurs offrir une veine, une mine, aussi nouvelle que pratiquement inépuisable. On peut noter que *Liberté* le fait quand même pas mal, et c'est en partie ce qui distingue notre revue, pas faite par des suiveux !

Merci encore. Vous savez combien une lettre comme la vôtre fait plaisir et encourage. (À l'âge que je finis tranquillement par avoir, ceci n'est pas un luxe !)

Pierre Vadeboncoeur

Le 18 septembre 1986

Cher ami,

Parfois un article fait une sorte de rencontre avec l'esprit d'un lecteur et cesse par lui d'être ce qu'il demeure pour tous, un article, un « papier ». Je sais que celui dont vous parlez, contrairement à presque tous mes autres, n'est pas un « article ». C'est la mise fortuite en capsule d'une réflexion à laquelle je ne cesse de revenir depuis dix ans. Il y a là du hasard, car j'écrivais seulement quelque chose pour ma chronique. Tout le monde est si pressé, et moi de même, que presque personne ne s'aperçoit qu'il y a dans ce qui s'écrit, parfois, quelque chose d'autre que du « papier ». Et l'inattention est incomparablement plus grande encore d'un continent à l'autre, par exemple entre la France et nous.

C'est extraordinaire : vous êtes déjà anachorète, avec une hutte et tout ! Je ne pourrais vivre dans l'isolement. Il me faut quand même femme et société, et la ville le plus souvent, même si je ne sors pas beaucoup de chez moi. Ma solitude est fréquente et intérieure. J'emploie à l'occasion des moyens singuliers de m'y tenir. Par exemple, cet été, j'ai (pour la première fois) gravé deux figures sur deux pierres de granit, occupation tout à fait méditative et dont l'effet sur ma sensibilité comme sur mon sens de l'invisible m'a vraiment très surpris (et ravi) (et enthousiasmé). Le résultat d'art n'est rien, ici, bien entendu, mais spirituellement cette activité et son produit m'ont avancé d'un centimètre à peu près, de même que le texte que j'ai commencé d'écrire à leur propos. Pour la curiosité, je vous envoie deux photos de ces gravures. L'une d'elles montre une figure sans préalable, et l'autre, moins hiératique, plus tendre, plus attendue un peu cependant, est à peu près l'effigie de ma femme. Vous ne devez pas faire circuler ces photos, naturellement. Il s'établit entre de telles « œuvres » et leur auteur un commerce dont vous ne soupçonnez pas le bonheur, le bienfait, jusqu'à longtemps après les avoir faites, ni l'approfondissement qu'il provoque, ni le commencement du rapport qu'il établit entre soi et je ne sais quel Interlocuteur.

Je vois que votre vie a du poids, à cause du peu que vous m'en dites pourtant : ce coin de forêt, votre sens des responsabilités ordinaires, votre retraite dont il sera pour vous important qu'elle existe même lorsqu'elle restera vide, la lourdeur du quotidien que vous supportez, et la difficulté d'écrire que vous imputez à d'autres difficultés. Plus de « gestes » que « d'idées profondes », dites-vous ? Mais vous devez bien savoir que les gestes sont plus probants que les idées. Quant à moi je suis bien moins sérieux que je n'en ai l'air et vous seriez très surpris !

Je serais curieux de savoir où Stendhal, décantant Lamartine, a réduit celui-ci à deux cents lignes, et s'il y a moyen de savoir lesquelles. Vous dites de bien belles choses sur Verlaine, et quelques-unes sont tout à fait trouvées.

Je suis de votre avis sur *Liberté*. Si seulement ceux qui la font peuvent tenir et conçoivent l'ambition de la développer encore et pour cela d'y investir davantage !

Je vous salue amicalement.

Pierre V.

Le 30 septembre 1986

Cher ami,

Ce n'est pas pour vous engager dans une correspondance, mais je réponds presque toujours tout de suite aux lettres – par goût. Les gens qui ont trop peu confiance en eux exhaussent les autres quelquefois, par voie de conséquence. Vous le faites avec moi et cependant cela me fait plaisir, me donne la confiance dont vous manquez. Ce soir, cependant, il est assez tard et je suis un peu fatigué, n'ayant pu me rendormir après cinq heures la nuit dernière. Je serai donc bref.

Le fait de recommencer plusieurs fois un article n'est pas l'indice d'une faiblesse mais bien plutôt d'une force. Pour ma part, plus je rature et corrige, plus je sens que c'est en vertu de ce que je puis entrevoir, donc alors plus j'entrevois loin. Il est très rare que je recommence, mais c'est pareil : corriger au point de rendre une page à peu près illisible (ce qui m'arrive), c'est tout comme recommencer. Je n'ai pas pris intérêt à ce Verlaine pour rien : vous avez pris la peine d'aller chercher quelque chose, quelque chose que vous ne pouviez chemin faisant qu'entrevoir. Écrire n'est pas donné. Ceux qui savent ce qu'ils vont écrire ne disent pas grand-chose, il me semble.

Liberté : je crois voir, d'intuition, que la question ne se pose pas et qu'il va de soi que vous devez accepter. Pour la revue et pour vous-même.

J'aime tout à fait ce que vous dites de la France.

Amitiés,

Pierre V.

P.S. Ne vous avais-je pas dit que j'en avais fini de mes chroniques ? Elles ont fait leur temps.

Le 24 novembre 1986

Cher ami,

Ce n'est pas pour réciproquer, je vous le répète, car c'est une chose que je ne fais pas, ou si je le fais, peut-être, à l'occasion, pour être aimable, alors je ne m'en défends pas. Enfin tout ceci pour vous dire, avec une franchise totale, combien j'aime votre article (n° 168) sur quelques poètes et aussi sur le haïku, et combien c'est fin, sensible et délié, et neuf parce que vu et parce que vrai, y compris les aveux du genre de ceux qui rajouissent le cours d'un texte, comme quand vous dites prosaïquement que votre mémoire « ne retient que ce qui donne prise au sens commun » et qu'elle reste de marbre – c'est une chose que Baudelaire aurait pensée, et « prosaïquement » – « imperméable devant ce à quoi elle ne peut donner sens ». Dans une lettre, vous me dites envier de moi je ne sais quelle « évidence », mais je vous retourne entièrement le compliment en vous disant envier au contraire chez vous la légèreté du style, sa grâce, son élégance, son aptitude à traduire n'importe quelle subtilité – efficacement, dans une forme d'autant de consistance que celle, assez lourde, assez rigide, la mienne, avec l'espèce de classicisme que je pratique.

Vous reprenez à la fin votre idée quand vous réclamez que « la supériorité du fait éprouvé sur l'idée et sur l'image » éclate « avec simplicité ». Ceci me rappelle une petite page à laquelle je m'étais risqué, vers 1960, dans la revue *Situation*, où j'exprimais mon désir de sentir, chez un poète, ce que bien peu de poètes, les meilleurs, les seuls, laissent sentir : un état de poésie préexistant à l'écriture à laquelle il les entraîne, enfin une âme de poésie, comme vous voudrez, ou « du fond », je ne me souviens plus des mots, mais l'idée était à peu près celle-là. Je me trouvais bien béotien d'arriver avec ça. D'autant plus que je lisais extrêmement peu depuis des années – pendant vingt-cinq ans, ce fut le cas, de 1950 à 1975 environ, mes années de syndicalisme. Je me faisais l'effet d'arriver avec des grosses mains et de gros pieds dans le délicat domaine de la poésie, où je n'avais plus depuis longtemps compétence et par rapport auquel j'avais perdu des moyens que plus jeune j'aurais peut-être eus d'en parler ; car, vous savez, l'action sociale ou politique n'est pas très bonne maîtresse de littérature ou d'art, particulièrement quand pendant longtemps elle vous absorbe complètement.

Le fait que vous m'avez écrit une fois m'a curieusement rendu plus attentif à ce que vous publiez, et je découvre ce qu'auparavant je négligeais – c'était ma faute – de remarquer assez. J'en suis très heureux car j'en suis récompensé. Il y a des gens, rares quand même, qu'on aime lire, d'une manière si je puis dire privilégiée. Je vous dis tout simplement que c'est pour moi votre cas. Vous me faites découvrir non pas des auteurs, ce qui serait un peu banal, mais vous-même comme écrivain, et des « morceaux » de vous. Je vous le dis avec d'autant plus de plaisir que vous me semblez être comme était Belleau, qui croyait trop peu en lui-même, et c'était bien dommage, car cette opinion restrictive le gênait, l'empêchait.

Pierre Vadeboncoeur

Le 26 novembre 1986

Cher ami,

Je ne sais trop à quelle lettre vous faites allusion quand vous dites que je suis un correspondant plus rapide que vous. Ce ne doit pas être ma dernière, mise à la poste avant-hier je crois. Je reçois la vôtre, du 22, aujourd'hui, à l'instant. Ces deux-là se seraient croisées.

Vous êtes plus entier que la plupart des gens, je pense bien. C'est pourquoi peut-être le comité de rédaction vous a un peu déçu. En ce cas, c'est l'esprit du temps qui vous déçoit : il n'est plus ce qu'il était il y a vingt ou trente ans. À la CSN il me semble que cette différence est patente : nous étions tout feu tout flamme, en 1950, 1955, et désintéressés et pauvres tout autant qu'ardents. Je ne crois pas qu'on puisse trouver aujourd'hui et chez autant de gens qu'alors, à la CSN, pareille qualité d'engagement, de folie, de folie en même temps que de bon sens, d'ailleurs, car le bon jugement dans tout cela était alors considéré comme une valeur et l'action nous l'enseignait dès les premières années, et puis il y avait de véritables maîtres : Gérard Picard, Jean Marchand (il est terriblement diminué, mais en 1950, quels dons !) (Marchand, c'est un long naufrage).

L'unique raison pour laquelle *Liberté* ne peut percer vraiment sur le plan international est dans ce que vous indiquez. Ce n'est pas le talent qui manque, c'est l'ambition, l'acharnement, le travail, les visées, la volonté, la force ! Mais ces lacunes, n'est-ce pas, c'est quelque chose de québécois. C'est bien ce qui est décourageant, car comment devenir autre ?... La CSN, en 1950, était une exception.

Comme j'aime votre phrase, parlant de vous-même : « ... ce n'est pas un scepticisme distingué mais paysan ». Tout est là : le scepticisme distingué a quelque chose de satisfait en même temps que d'un peu snob et n'a jamais fait crever personne.

Vous cherchez des idées pour les numéros à venir ? Ces jours derniers, figurez-vous, je m'interrogeais aussi. Je n'avais pas d'idées mais plutôt l'impression d'un besoin, celui de voir la revue toucher un tout petit peu moins à la littérature et beaucoup plus à la vie même... C'est bien, un numéro sur la littérature hongroise, mais un numéro sur Dieu (ou sur le diable), ce n'était pas mal non plus, vous savez. C'est ce que je veux dire, si vous saisissez mon propre sens paysan, ce dont je ne doute pas. Enfin il y a des thèmes : l'amour, la richesse, la pauvreté, le déclin de l'empire américain, la peur, la tristesse mondiale, etc., etc. !, mais il faut vouloir écrire. Les lettres laissées à elles-mêmes finissent par de la confiture. Et puis il y a un autre thème : le scepticisme distingué, le scepticisme paysan !... Enfin ne peut-on remettre en cause son propre système de vie ?

Si je prépare un livre ? J'écris régulièrement, avec un bonheur de résultat fort problématique, de sorte que je ne puis encore parler d'un livre.

Ce que vous me dites de la revue m'inquiète. Je n'aime pas beaucoup certains symptômes. A-t-on encore trente ans, de nos jours ?? Est-on encore violent ?

Je vous salue bien amicalement.

Pierre V.

Le 10 décembre 1986

Cher ami,

Vos lettres sont intéressantes parce que, pour vous, l'intelligence n'est pas quelque chose d'à part de l'humanité, de sorte qu'on sent à tout moment que vos questions sont aussi vraies que votre vie et vice-versa. Ce n'est pas ce qu'il y a de plus commun, même chez les gens sincères et véritables ; chez beaucoup, l'on sent que l'esprit fonctionne au moins un peu séparément. Pour un Saint-Exupéry, on pourrait dire : combien d'écrivains, combien d'aviateurs ?... Ou bien : pour un homme, combien d'humanistes ?... Etc. J'ai lu quelques pages de Barthes, par exemple. Ce ne m'est d'aucun profit, donc de trop peu d'intérêt. Beaucoup d'écrivains m'indiffèrent ou, en tout cas, je dirais qu'ils passent, pour la raison ci-haut. Saint-Exupéry, qu'on oubliera plus vite que Valéry même prosateur, « passe » pourtant moins que lui. Qu'est-ce qui reste du premier ? Son âme. Ce n'est pas le cas du second.

Alors, quand vous me parlez de vos « cabanes », je sais que vous ne me parlez pas d'une théorie, ni d'une distinction subtile, même s'il s'agit peut-être d'une illusion de citoyen plutôt que de « l'esprit paysan », comme vous dites, mais quelque chose vous travaille, je ne sais quoi. Une chose me frappe : vous écrivez avec beaucoup de conscience professionnelle et vous aimez visiblement la qualité. Cette qualité même d'aimer la qualité est quelque chose de sensible encore plus que d'intellectuel. Cela résulte d'un goût plus que d'un jugement. C'est terrien. C'est artiste.

Oui, je crois que les Québécois sont culturellement tout désorientés, mais ils restent différents parce qu'un Québécois, même frelaté, c'est un produit original, comme il n'en existe pas comme eux dans le monde, je crois bien. Un certain nombre de qualités, des défauts plus nombreux et plus moches que leurs qualités ne sont belles, rien à faire, nous serons longtemps encore à ne pas avoir le pas, serait-ce un jour comme un reste de peuplade méprisée. Du point de vue culturel, nous sommes peut-être dans la pire des conditions possibles, parce que nous n'avons pas les facteurs qu'il faut pour exister vraiment et créer vraiment et selon nous-mêmes, de manière à pouvoir assimiler ce qui nous entoure, et d'autre part parce que nous ne pouvons guère nous lancer positivement dans l'aventure américaine, que nous subirons plutôt sur le mode de la corruption. (Ceci est mal dit et j'ai un peu perdu mon idée en écrivant !) Nous n'aurons pas le pas, mais insuffisamment que ce pas de travers nous mène quelque part. C'est ce que je voulais dire. Mauvais Américains et mauvais Québécois ! Vous voyez que je ne suis pas très optimiste. Mais je ne l'écris pas publiquement. Car pourquoi, et sait-on jamais ? Les Québécois pouvaient être compris autrefois parce qu'ils avaient une histoire, c'est-à-dire une continuité très marquée jusque vers 1950 ou 1960. Leur geste dans l'histoire était tout à fait visible. Mais aujourd'hui rien ne s'entend plus guère pour un peuple qu'en fonction du futur, comme si l'histoire se regardait désormais par devant et comme si, ainsi vue, elle pouvait de là fournir l'intelligence de ce qu'il est aujourd'hui et sera. Alors, un tout petit peuple investi de toutes parts, comment aujourd'hui comprendre ça de ce biais ? Même pour la France, on peut prévoir qu'un jour on ne saura plus très bien.

Pour ce qui est de la grande « noirceur », effectivement ce n'était pas très gai. Une vaste partie du clergé, qui dominait bien des choses, s'était fourvoyée dans les plus

ridicules conceptions intellectuelles et morales de la religion, et tout s'en trouvait plus ou moins paralysé, faussé, comme vous l'avez lu tant de fois sans doute. Les Québécois, plutôt gais, échappaient à l'étouffement en riant, mais néanmoins beaucoup furent complètement abrutis par cela qu'ils subissaient, d'où une rancune infinie, qui m'étonne quand même toujours, probablement parce que **ma condition** m'a exempté des pires bêtises. Le peuple, encore une fois, était sain, comme il l'est toujours, je le suppose. Il savait, les hommes baisaient quand ils pouvaient, ou riait, et l'on était sérieux aussi, et pauvre, et vif, car les Québécois sont assez vifs. Et l'on faisait sa religion, ce qui n'est pas entièrement négatif, n'est-ce pas, il s'en faut. Mais il fallait une révolution. Dans les conditions modernes, elle était d'ailleurs devenue inévitable. Mais il ne faut pas, je crois, prendre les révoltes individuelles qui durent encore contre les curés, pour des signes très sûrs de ce que fut le Québec de la « grande noirceur ». Certains traumatismes, sans doute, ne sont pas encore cicatrisés, et d'autre part le libertarisme invraisemblable qui a succédé sans transition à l'esprit des couvents et aux accommodements au jour le jour que chaque individu faisait, ce libertarisme complètement lâché craint par intérêt toute morale : mais ces cris et ces frayeurs rendent mal compte d'un passé dans lequel, après tout, nous vécûmes, plutôt bien que mal, peut-être. Seulement, l'intelligence, les institutions, le développement, la créativité, et dans une bonne mesure la liberté elle-même, comme données sociales, il est assez exact qu'ils étaient bloqués. C'est contre cela que nous nous sommes battus et en vingt ans tout a changé. Puis le siècle nous a pris, et l'Histoire, et l'ouragan moderne ; mais c'est là une autre affaire, plus importante que la première, et il faut distinguer. Seulement, dans toute cette aventure, nous avons perdu une vaste partie de nos ressources, des causes de notre cohérence, etc. Et l'avenir est infiniment problématique, comme cela se voit à l'œil nu. Nous sommes quelque peu fatalistes, d'ailleurs, ayant depuis deux siècles été en butte à des forces toujours plus grandes que nous. Nous le serons encore, devant ce qui s'annonce, je le pense bien. Nous serons emportés par d'immenses courants, mais un peu à notre guise et selon mille fantaisies inimaginables pour un Anglais, y compris les retards et quelques hallucinations.

Mais je suis tout essoufflé ! Je m'excuse de ces propos échevelés. La matière l'est assez, du reste, pour commencer ! Vous paraissez si perplexe. Soyez-le à votre aise, car la perplexité est ce qui nous répond le plus exactement, à nous Québécois du cru.

Amitiés, et parlez-moi de la revue. Et Joyeux Noël !

Pierre V.



Pierre Vadeboncoeur, visage féminin gravé sur une pierre de granit, 1986.